

**“La pluralité des langues est loin de se réduire  
à une pluralité des désignations d’une chose ;  
elles sont différentes perspectives de cette même chose  
[on pourrait dire qu’elles “créent”]  
autant de choses, autrement façonnées”**

**G. de Humboldt**

**Marcel Courthade**

**En moins de vingt ans**, le statut de la langue rromani a changé du tout au tout : d’objet de vague curiosité folklorique ou philologique qu’elle était depuis plus de deux siècles, elle est devenue un véritable enjeu international. Il n’y a pas si longtemps, on se demandait encore s’il s’agissait d’une langue. On voyait plutôt un ensemble de dialectes, non pas hélas au sens scientifique du terme mais au sens trivial de vagues parlers frustes de peuplades plus ou moins sauvages. L’évocation de dialectes était associée à celle de tribus, de clans ou de groupes mal définis – toutes catégories en contraste avec la civilisation européenne “normale et policée”. On trouve encore bien souvent cette faute d’appréciation comme une des premières références à l’identité rromani. En fait il s’agit de la transposition sur le plan linguistique de l’incapacité des populations majoritaires à percevoir les Rroms, Gitans et Manouches comme un peuple héritier d’une culture, d’une tradition et d’une langue aussi respectables que celles de tout autre peuple. On sait quels sommets du mépris a pu atteindre le regard porté sur les Rroms, Gitans et Manouches. Le sujet est inépuisable. Ce mépris touchait bien entendu aussi d’autres peuples, mais en général à un moindre degré.

**Même lorsque les Rroms étaient vus comme des humains**, le regard majoritaire n’imaginait pas une identité commune, et ceci pour deux raisons jumelles : d’une part le modèle, en fait assez récent mais bien implanté en Europe, de la notion de peuple renvoyait à une unité artificielle de langue et d’institutions – ce qui empêchait d’accepter l’idée même de culture, de langue et d’identité rromani car réputée multiple et irréductible à un modèle unique, d’autre part les Rroms, Gitans et Manouches étaient considérés comme des victimes absolues, des oubliés de l’Histoire, dépourvus de tous les attributs culturels d’un peuple respectable. La richesse et la variété culturelles des diverses branches de ce peuple, produits complexes d’une histoire longue et mouvementée, ne pouvaient être que les sujets d’une curiosité avide de sensationnel, à la limite entre commerce téméraire avec des sorcières et fréquentation de sauvages (devenus “bons sauvages” pour ceux qui avaient tenté l’expérience). Rares ont été les observateurs qui n’ont pas marqué de dénivellement entre les Rroms et eux. L’absence de

vision européenne et de hauteur de vues n'était pas étrangère à cette méprise – entraves encore bien présentes de nos jours. On oubliait aussi que les différences et cloisonnements à l'intérieur des populations majoritaires (par exemple entre ch'timi mineurs de fond, bandits de grands chemins, moines de toutes sortes, mistons, marins et autres segments du peuple français) n'étaient pas moindres que les différences entre Rroms, Gitans et Manouches de diverses "tribus". L'essentiel était de perpétuer la négation de toute identité rromani en prétextant pour cela du multiple.

**La question de la langue était** (et reste) plus épineuse. Les pionniers de la description linguistique recouraient à mille subterfuges pour rassembler les informations tout en évitant de fréquenter directement les Rroms : informateurs intermédiaires, interrogatoires en milieu carcéral – voire concentrationnaire, ou encore en prenant des notes en cachette et en sténo. Bien sûr d'autres chercheurs ont été bien plus fraternels avec leurs informateurs, comme par exemple le Polonais Antoine Kalina. Inutile de dire que jusque vers 1980, pratiquement aucun observateur n'avait une pratique active du rromani et la compilation de cabinet primait sur la connaissance effective de la langue parlée et de ses mécanismes. La première thèse de linguistique rromani en Sorbonne – qui a d'ailleurs établi l'unité de la langue des Rroms, a été soutenue en 1995 ! Auparavant tout concourait à souligner l'éclatement, prétendu dialectal, du rromani. Il s'agissait parfois d'une véritable extase sur des particularités individuelles dues à l'ignorance d'un informateur de rencontre et érigées à la hauteur d'un paradigme ethnique (à l'inverse, de telles erreurs en français – du genre "avoir ses papiers en bon uniforme" ou "justiciaire" pour "judiciaire" n'ont jamais été considérées comme une norme dialectale alternative). En réalité, tout reposait sur la méconnaissance de ce qu'est un dialecte en linguistique (notre référence est l'approche du "Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage" de Ducrot et Schaeffer). Les chercheurs, non locuteurs de rromani, commençaient souvent maladroitement leurs enquêtes en demandant les noms des objets qui les entouraient, objets d'usage quotidien, souvent donc issus de la culture majoritaire et donc portant un nom gazikano. Ceci donnait l'idée faussée d'une grande dispersion dialectale, alors que les dialectes se définissent par des traits de linguistique interne et non par des emprunts d'occasion. En effet, des cousins de part et d'autre d'une frontière utilisent pour les mêmes objets les noms des langues locales respectives, ce qui peut donner l'impression, si l'on se base sur ces critères en fait non pertinents, d'avoir affaire à des "dialectes différents". Au contraire, des Rroms d'origines diverses utilisent conjointement, et ceci tout autant que les non-Rroms du même pays, les noms gazikané des objets modernes dans un pays donné, ce qui ne signifie nullement qu'ils sont du même dialecte ou de la même langue.

**Très curieusement** les observateurs n'identifiaient pas toujours même les sons des parlers qu'ils exploraient : ainsi les premiers collecteurs en Hongrie n'ont pas entendu le contraste entre les vibrantes notées respectivement "r" et "rr" et ils ne l'ont pas noté, tout simplement parce que dans leur langue maternelle hongroise,

